



Café Littéraire du 12 octobre 2015

Suite à la demande expresse et enthousiaste des aficionados du Café Littéraire, nous nous sommes retrouvés plus vite que prévu. Qui sait d'ailleurs si nous ne nous retrouverons pas autour de douceurs et de bons bouquins plus souvent à l'avenir...

Maupassant n'est pas tombé en désuétude, loin s'en faut. Et une fois encore, son style, son art de la chute et sa manière directe de raconter a fait mouche : *Pierre, médecin, ne comprend pas pourquoi un ami de sa famille a légué sa fortune à Jean, son frère cadet. Au terme d'une véritable enquête policière, il mettra au jour un terrible secret. Le quatrième roman de Maupassant (1850-1893), publié en 1888, est sans doute le meilleur. Le récit, qui tient à la fois de l'étude naturaliste et de l'analyse psychologique, s'appuie sur une intrigue, simple et forte. Dans sa célèbre préface, l'auteur développe une théorie qui préfigure la modernité romanesque : il s'agit moins de reproduire le réel que d'en donner l'illusion.*

Tout autre univers avec *Une prière pour Owen* de John IRVING. Bien que l'univers et le style de l'auteur aient quelque peu décontenancé, voire déstabilisé, notre lectrice, elle n'en désire pas moins poursuivre sa lecture : *Enfant, Owen tue la mère de John, son meilleur ami, d'une balle de base-ball perdue. A onze ans, il se proclame instrument de Dieu, et, grâce à lui, John devient chrétien. C'était avant Kennedy, la guerre du Vietnam et la prolifération de l'arme nucléaire. John se souvient de son ami d'enfance, et avec une nostalgie pleine de colère, d'une certaine Amérique, égocentrique et triomphante. On retrouve dans ce roman le goût de John Irving pour les personnages qui appréhendent le monde différemment : ici, nous faisons la connaissance de Owen, personnage qui traverse les époques ; tout est singulier chez lui, son apparence physique, sa voix criarde, son esprit extraordinairement vif et critique (dès le plus jeune âge), une personnalité écrasante. Et toujours cette touche d'excentricité et le sens de la dérision qui rendent les romans de John Irving inoubliables. Les personnages et leur univers sont remarquablement développés, il installe son monde en nous racontant moult anecdotes truculentes ou tragiques, un foisonnement impressionnant ! Même si ce livre peut sembler rebutant au prime abord, le plaisir s'installe peu à peu, et l'ensemble des détails et des longueurs qu'on pourrait lui reprocher prennent alors moins d'importance et on peut ainsi mieux profiter de toute l'intelligence et de toute la symbolique qui se cachent derrière les détails.*

Puis, *L'enfant de Noé* d'E-E SCHMITT qui a littéralement emballé une lectrice. La très belle écriture de l'auteur n'y est sans doute pas étrangère : *Un enfant de sept ans est arraché à ses parents pour pouvoir survivre. 1942. Les rafles commencent. André, parce qu'il est juif, se trouve confié à des inconnus qui l'obligent à travestir la vérité. Virtuose du mensonge comme tous les enfants cachés, il apprend à taire son nom, son histoire, ses sentiments. Dissimulé dans un pensionnat catholique, il va grandir auprès d'un prêtre, le père Pons, un homme simple qui est cependant habité par la folie des justes. Sous son église, dans la crypte, le père Pons a aménagé une synagogue secrète. La nuit, il y étudie la Torah, la Kabbale, les textes des rabbins et il y collectionne les objets de culte. Dans un univers en apparence chrétien, il s'attache à faire survivre la culture juive pour la transmettre à ces enfants sauvés afin qu'ils ne perdent pas leur identité. Tel Noé pendant le déluge, il a décidé de sauver l'humanité. Malgré elle. Contre elle. Qu'advient-il d'André et de tous ces enfants de Noé pendant la guerre ? Et surtout que deviendront-ils, une fois la paix revenue, avec cette double identité : juifs et chrétiens ? Entre Joseph, Noé, le père Pons, ... , les prénoms utilisés dans ce roman sont loin d'être dus au hasard...*

Enfin, une autre lectrice nous a fait partager une très belle découverte, celle de La nuit des enfants rois, de Bernard LENTERIC : elle a été plus que séduite par la manière dont l'auteur malaxe la ponctuation, style qui rend plus qu'audible les pensées des personnages, roman qui est sans doute « une métaphore du passage de l'adolescence à l'âge adulte » : sélectionné parmi les meilleurs romans par toute la presse, La Nuit des enfants rois se déroule à toute allure, comme un merveilleux film, d'où l'on sort ébloui. Cela se passe, une nuit, dans Central Park, à New York : sept adolescents sont sauvagement agressés, battus, certains violés. Mais ces sept-là ne sont pas comme les autres : ce sont des enfants-génies. De l'horreur, ils vont tirer contre le monde une haine froide, mathématique, éternelle. Avec leur intelligence, ils volent, ils accumulent les crimes parfaits. Car ces sept-là ne sont pas sept : ils sont un. Ils sont un seul esprit, une seule volonté. Celui qui l'a compris, Jimbo Farrar, lutte contre eux de toutes ses forces. A moins qu'il ne soit de leur côté... Alors, s'ils étaient huit, le monde serait à eux et ce serait la nuit, la longue nuit, La Nuit des enfants rois. Livre d'un abord facile, d'écriture aisée, on entre dedans sans difficulté et on se laisse rapidement gagner par le récit qui met en scène des adolescents surdoués tueurs, un génie informaticien et un super ordinateur qui a un aspect bien plus humain que les petits génies. Les aspects intéressants de ce livre, en dehors de l'intrigue bien menée, consistent en la relation ambiguë entre les enfants et celui qui, en quelque sorte, en les découvrant, en les réunissant, les a créés : Jimbo Farrar, l'adulte qui les protège tout en les craignant et les aimant, bascule en permanence entre l'envie de continuer à les couvrir et le devoir de les arrêter. Autre point intéressant, la psychologie du personnage principal qui oscille sans cesse entre son intelligence surnaturelle d'adulte et la part d'enfance qui reste plus que présent en lui, ce qui amène à des confrontations entre les deux pôles ; confrontation symbolisée par ces enfants surdoués Et enfin on ne peut que méditer sur le constat de Thwaites : « Je crois profondément, sincèrement, définitivement, à la cruauté naturelle de l'être humain. Je crois que la sympathie, l'amitié, l'affection, l'amour ne sont que des réactions de défense, qui nous font désespérément rechercher un soutien, une protection contre nous-même et contre les autres. Et je crois que les enfants, parce qu'ils sont plus près de l'état de nature, sont donc incomparablement plus aptes à la cruauté. D'où le nécessaire dressage que la société leur fait subir. »

Bonnes lectures et rendez-vous le 2 novembre!